



Synthèse des débats

Colloque du Groupe AGRICA

Jeudi 28 juin 2012

Animé par Stéphane SOUMIER,
Journaliste et Rédacteur en chef à BFM Business

Ouverture du colloque

Pierre MEISSONNIER
Président du Groupe AGRICA

Bienvenue à toutes et à tous

Je suis heureux de vous accueillir aujourd'hui pour la dixième édition du colloque du Groupe AGRICA. Chaque année, cet événement est l'occasion de nous arrêter sur un sujet d'actualité concernant l'évolution de la société française.

Confronter les idées, privilégier l'ouverture d'esprit et envisager de nouvelles perspectives, c'est l'objectif de ce rendez-vous qui illustre les valeurs et les pratiques d'un groupe paritaire comme AGRICA.

Cette année, nous avons choisi de nous intéresser au thème du risque. Quotidien dans les métiers de l'assurance et au cœur des préoccupations d'AGRICA, le risque et sa prévention se sont immiscés ces dernières années dans tous les domaines de la société.

Toutefois, la prise en compte systématique et parfois exagérée de la notion de risque nous interpelle. Ne constitue-t-elle pas une menace pour l'esprit entrepreneurial, la création, l'innovation et tous ceux qui osent ? C'est la question que nous allons poser aujourd'hui aux 6 experts réunis autour de Stéphane Soumier.

La première table-ronde nous permettra de mieux comprendre pourquoi et comment la préoccupation du risque est devenue omniprésente dans toutes les sphères de la société et pour chacun.

Quant à la seconde table-ronde, elle abordera le thème du jour sous un angle plus assurantiel et prospectif : « Comment peut-on redonner du sens au risque ? »

Je tiens à remercier très chaleureusement tous les intervenants qui nous font l'honneur et l'amitié d'être présents aujourd'hui pour nous faire partager ce moment de réflexion.

Je laisse maintenant la parole à Stéphane Soumier, rédacteur en chef bien connu de BFM Business, pour vous présenter chacun des intervenants et animer les débats avec la vivacité d'esprit et l'enthousiasme qui sont sa signature.

Je vous remercie ! Bon colloque à toutes et tous !

Stéphane SOUMIER
Rédacteur en chef BFM Business

Mesdames et Messieurs,

Merci de votre présence. Que faire du risque aujourd'hui et comment expliquer son omniprésence dans la société ? Charles Pépin me glissait tout à l'heure une phrase que je vous invite à méditer : « l'homme meurt de ce qu'il a peur de mourir ».

Un sondage a été réalisé par AGRICA et l'Institut Viavoice à l'occasion de ce colloque et estime que 75 % des Français n'ont pas peur de l'avenir. Il s'agit d'une situation paradoxale, dont quelques-uns des ressorts sont révélés par le petit film que nous allons maintenant visionner.

Un micro-trottoir sur la confiance des Français en l'avenir, l'appréhension des risques personnels et professionnels est diffusé.

Table-ronde n°1

Économique, sanitaire, financière, écologique, alimentaire, nucléaire...Comment la préoccupation du risque est-elle devenue omniprésente ?

Participaient à la table ronde :

Pascal BRUCKNER, Philosophe

Denis KESSLER, Président Directeur Général du Groupe SCOR

Dominique WOLTON, Directeur de l'Institut des Sciences de la Communication du CNRS

Stéphane SOUMIER

Pascal Bruckner, à en croire le sondage les gens ne sont pas terrorisés par l'avenir. Les prophètes de l'Apocalypse que vous dénoncez ont-ils véritablement gain de cause ?

Pascal BRUCKNER

Les Français sont divisés, presque schizophrènes. Ils sont optimistes quant à leur destin personnel mais partagent des peurs concernant leur destin collectif.

Stéphane SOUMIER

La société est-elle paralysée selon vous par la peur du risque ? Et cette peur du risque provient-elle des structures qui s'imposent aux individus ou des individus eux-mêmes ?

Pascal BRUCKNER

Je l'ignore mais cette peur du risque me semble liée à cette grande conquête sociale que constitue l'Etat Providence qui a peu à peu promis aux individus qu'ils seraient couverts de la naissance à la tombe. Malgré ses nombreuses qualités, ce système apparaît pervers. A titre d'exemple, nous avons vu il y a quelques années les lycéens manifester pour leur retraite avant même leur entrée dans le monde du travail. Il ne s'agit pas uniquement de provocation mais d'un état d'esprit général. Une partie de la jeunesse forme l'avant-garde du parti de la peur. Rappelez-vous ce sondage paru il y a quelques années selon lequel une grande partie de la jeunesse rêvait de devenir fonctionnaires. J'ai un grand respect pour la fonction publique mais il n'est pas interdit de rêver à autre chose.

L'idéologie de la peur apparaît aujourd'hui très répandue. Nous sommes déchirés entre des preneurs de risque qui rêvent d'un avenir meilleur et une société qui semble tétanisée devant le temps qui passe. Ce sentiment semble encore plus fort en Europe qui s'est rêvée en espace politique paradisiaque dans lequel les tragédies de l'Histoire n'existeraient plus. Seulement, l'Europe a été rattrapée par la crise et les pays émergents qui nous ont volé le feu du capitalisme.

Stéphane SOUMIER

Pensez-vous Denis Kessler que la jeunesse est en France l'avant-garde du parti de la peur ?

Denis KESSLER

Pour un économiste, chaque individu se définit par 2 préférences fondamentales. D'une part, dans l'aversion ou l'attraction au risque, avec des individus qui peuvent être riscophiles ou riscophobes, en termes de choix et d'existence. D'autre part, dans le rapport au temps, avec des individus qui vivent au jour le jour et des individus qui disposent d'une vision beaucoup plus longue des cycles de vie. En croisant ces préférences, vous expliquez une part substantielle des comportements politiques, économiques et humains. Il s'agit de la partie subjective des préférences encadrée par les conditions objectives de l'environnement. J'ai le sentiment que l'aversion moyenne au risque et le taux de préférence pour le présent augmentent de concert.

Les individus qui ont un sentiment d'insécurité confient le pouvoir à des leaders qui réalisent leur fonds de commerce politique sur la peur de l'avenir et la demande sociale de protection. Les institutions se construisent ainsi, sur la perception d'un risque donné et la réponse qui lui est apporté.

La prise de risque me semble dévalorisée tandis que nous survalorisons la protection. Il nous faut retrouver un équilibre entre ces antipodes.

Stéphane SOUMIER

A qui revient la faute ?

Denis KESSLER

Il est délicat d'identifier un responsable à cet état d'esprit. Nous observons cependant que le catastrophisme apparaît comme un fonds de commerce politique formidable. Au-delà des risques objectivables, les risques invisibles, mal identifiés à l'image de la vache folle ou du nucléaire témoignent d'un incroyable potentiel de mobilisation.

Dominique WOLTON

La question du risque est une problématique frontière, évoluant en fonction de l'Histoire et des rapports de force. Il n'existe pas de définition objective du risque. La notion de risque se situe par ailleurs à la frontière de l'individuel et du collectif et met en jeu le concept d'altérité. Dans une société où la peur du risque est fortement présente, j'observe que nous acceptons deux risques : le risque de la guerre et le risque affectif. Pour le moment cependant, nous notons que la protection l'emporte sur le risque.

Pascal BRUCKNER

Je pense justement que l'Europe ne veut plus prendre le risque de la guerre contrairement aux Etats-Unis. J'estime par ailleurs qu'il y a une distribution inégale des risques en chacun de nous. Nous acceptons de nous exposer dans certains domaines mais souhaitons être protégés dans d'autres. L'exode des cerveaux l'illustre avec des jeunes gens qui partent à l'étranger pour voir leurs capacités reconnues puisque la France ne leur offre plus l'avenir auxquels ils aspirent.

Stéphane SOUMIER

Le symbole de cette évolution nationale réside-t-il dans le principe de précaution selon vous ?

Pascal BRUCKNER

En effet. L'Europe n'a jamais autant évoqué l'avenir depuis qu'elle est incertaine sur son propre futur. Notre mode de vie mettrait en cause notre avenir, notre environnement serait peuplé de périls cachés (alimentation, technologie). Nous vivons un Moyen-Age post-technologique hanté d'esprits malfaisants. Dans ce cas, nous pourrions considérer que le premier risque que nous prenons est celui de naître et comme l'écrivaient les Grecs anciens : « Les hommes devraient s'épargner la malédiction de venir à la vie puisque c'est une aventure qui se terminera inéluctablement par la mort ».

Pour les jeunes générations dynamiques et diplômées, la France, à tort ou à raison, n'apparaît pas comme un espace prometteur.

Dominique WOLTON

Les mouvements de flux changent rapidement. Certes, nous observons des départs à l'étranger mais la grande majorité des chercheurs partent à destination de l'Europe. À mon sens, le plus grand risque politique que nous prenons est la construction européenne. Nous sommes 500 millions d'habitants, 27 pays, nous parlons 26 langues et nous traversons une grave crise. Malgré cela, l'Europe constitue le risque le plus ambigu et le plus positif que nous prenons.

Les frontières de la notion de risque, entre information et communication, sphère politique et sphère privée, évoluent dans le temps, vers une idéologie du progrès social au bénéfice de la santé et de l'accès au travail. Aujourd'hui, nous témoignons d'une certaine paralysie individuelle et collective face au risque. Cependant, au regard de notre culture politique et de la construction européenne, nous disposons d'un potentiel de réflexion et d'action face aux défis de la mondialisation.

Denis KESSLER

Je constate une grande différence entre les risques subis, une tempête par exemple, et les risques assumés. Il est nécessaire d'opérer cette distinction fondamentale. L'avantage doit être proportionnel au risque assumé. Or, notre société limite les avantages induits par la prise de risque et incite de moins en moins à la prise de risque de l'innovateur en raison de sanctions toujours plus fortes et de rétributions toujours plus faibles. Aujourd'hui, l'application stupide du principe de précaution juggle toutes les velléités d'innovation et de développement. Sans culture du risque, notre société

connaîtra moins de progrès technique et scientifique et la collectivité en subira les conséquences.

Stéphane SOUMIER

Cependant, la crise financière a été causée par des individus qui ont cru à une disparition du risque. Cet excès de prise de risque nous a menés à la situation actuelle.

Denis KESSLER

Depuis la nuit des temps de l'économie, nous savons que les marchés sont cycliques et les crises récurrentes. Aucune réglementation au monde ne supprimera les risques inhérents aux activités économiques et les représentants du monde agricole ici présents sont bien placés pour le savoir. Le rêve démiurge de certains est de croire qu'ils peuvent éradiquer le risque. La société crée plus de risques qu'elle n'en supprime au fur et à mesure qu'elle se développe, comme en témoignent le nucléaire ou les cyber-attaques.

Pascal BRUCKNER

En matière de crise financière, beaucoup croyaient, il y a une vingtaine d'années, que l'économie était entrée dans un âge d'or du capitalisme. Nous avons cru à tort avoir trouvé l'alliance entre démocratie parlementaire et démocratie de marché et nous le payons aujourd'hui durement. Il est naïf de croire que l'économie a une conscience.

En matière de santé, de récentes enquêtes montrent que nous redoutons de plus en plus les maladies graves à mesure que la recherche médicale progresse. La moindre altération de notre état physique est interprétée comme la promesse d'une mort imminente.

Le paradoxe de notre société tient à une augmentation de la peur du mal à mesure que la protection s'accroît. En abandonnant la culture du risque, notre société abandonne par là même, la possibilité d'aller mieux.

Dominique WOLTON

Je donnais un exemple de risque positif au travers du projet européen. Un deuxième exemple de risque positif, est celui de la démographie en France. Nous sommes le seul pays d'Europe qui conserve un indice de fécondité élevé. Nous en ignorons en partie les raisons, mais c'est le signe d'une prise de risque et d'une confiance en l'avenir.

Par ailleurs, nous observons que jusqu'au début du XIXème, le monde était essentiellement régi par des logiques économiques, sociales et culturelles agricoles dans un risque négocié avec les éléments naturels. Le grand progrès, au-delà de ses ambiguïtés, de l'industrialisation, a été d'augmenter la prise en charge des risques sociaux au travers d'une vision négociée du risque.

Le risque le plus fou que nous prenons actuellement est d'associer le progrès à l'urbanisation. Plus de 70 % de la population mondiale vivent actuellement en ville. Cette urbanisation se déploie au détriment du monde agricole et des activités primaires et laisse planer des menaces encore trop peu évaluées.

Denis KESSLER

Le risque est au cœur du débat politique et les promesses publiques portent sur une suppression du chômage, du terrorisme. Le discours politique prétend pouvoir supprimer les fluctuations, les crises. Le principe de précaution adopté au moment de la vache folle constituait par exemple une réaction politique visant à l'éradication d'un risque.

Les fonds de commerce politique relèvent de la volonté de faire croire aux citoyens que la classe politique pourra éliminer les risques. Sur 100 lois votées à l'Assemblée Nationale, 90 ont pour objet un contenu visant à éliminer un risque. La problématique des risques est au cœur de la sphère publique et engendre une faible disposition des citoyens à envisager les risques comme inhérents aux activités humaines et économiques.

Il est évidemment nécessaire de limiter les conséquences des risques mais il est souhaitable qu'une certaine partie de la population assume et partage une part de risques nécessaires à nos sociétés modernes. Je pense aux entrepreneurs, aux innovateurs, aux agriculteurs, aux professions libérales...

Stéphane SOUMIER

Quelle est la responsabilité selon vous des médias dans l'omniprésence de la notion de risque dans notre société ?

Pascal BRUCKNER

Les médias ne sont que l'amplification de l'opinion publique. Ils n'ont pas la possibilité de modeler par eux-mêmes les opinions mais ils les reflètent et parfois amplifient les peurs. Si vous lisez les journaux ou assistez au journal télévisé, vous avez quotidiennement l'impression d'être cerné par les périls. Cette amplification alimente une culture de la peur qui freine la prise de risque.

Stéphane SOUMIER

Les médias peuvent difficilement ignorer la crise qui se déroule devant nos yeux pourtant ?

Pascal BRUCKNER

Il ne s'agit pas que de la crise. Ce qui caractérise la peur actuelle, c'est que l'existence ordinaire revêtirait une part de risque incommensurable. Je cite souvent l'exemple de la une de Télérama qui titrait il y a une année « Manger tue ». Cette une faisait suite à une série de livres sur les dangers de l'assiette et le dossier comportait les propos d'un des chantres de la décroissance qui affirmait dans ce même numéro « désormais quand vous passez à table, il ne faut pas dire bon appétit mais bonne chance ». A l'heure où des personnes meurent de faim dans la corne de l'Afrique, cette une me semble caractéristique d'un sentiment d'insécurité permanente des pays occidentaux et de la fin d'une croyance dans le progrès. Le progrès nous semble être la cause des principaux maux de la société, d'Hiroshima à Fukushima.

Pour certains philosophes, la technique s'est développée à un point tel que nous ne pouvons plus en prédire les conséquences et qu'il est nécessaire que nous freinions dans la mesure du possible le développement technologique et industriel. Selon ces philosophes, la

technique s'est développée au point de produire des artefacts susceptibles de détruire les générations futures. L'écologie dans son ensemble a déplacé le sens de gravité de la responsabilité en considérant les générations futures. Cette attitude philosophiquement intéressante est également l'indice d'une paralysie totale dont le principe de précaution est l'illustration ultime. C'est la raison pour laquelle l'inscription du principe de précaution dans la Constitution pose problème. La prise de risque était rappelons-le pour les Grecs anciens l'art de se diriger au sein d'une Histoire incertaine. C'est une chose de sensibiliser aux problématiques environnementales. Il en est une autre d'évoquer à chaque phrase le réchauffement climatique et d'inciter les gens à se calfeutrer chez soi. La prédiction de la fin du monde est à mon sens, occidentale puisque je n'observe pas chez les pays émergents une paralysie face à l'avenir.

Denis KESSLER

Le concept de vulnérabilité rejoint le constat de Pascal Bruckner. L'étymologie de ce mot implique la probabilité d'être blessé sans connaître la source de cette blessure. La vulnérabilité est génératrice d'angoisses infinies puisque par définition, il est impossible d'identifier précisément la source de cette vulnérabilité.

Cet état d'esprit concourt à une culture de l'angoisse favorisant les phénomènes de repli. Nous observons de plus en plus une diabolisation de la science et des experts. En raison de ces dynamiques, la France qui a connu le siècle des Lumières est en passe de connaître le siècle de l'abat-jour.

Dominique WOLTON

Je ne partage pas ce pessimisme. Les peurs et les craintes actuelles ont des causes distinctes et des ressorts légitimes. Nous sommes capables de réaliser le meilleur comme le pire et le système économique actuel engendre des besoins de protection.

Par ailleurs, le propre du politique est de protéger et de réguler. Ce sont des missions de plus en plus difficiles à assumer dans un contexte incertain et multilatéral. Nous disposons également de centaines d'exemples historiques pour lesquels la peur a été salutaire et fructueuse dans une dialectique entre liberté et responsabilité.

Enfin, je note qu'il n'y a pas de synchronie des sociétés. Il n'est pas possible de comparer les sociétés européennes et les sociétés asiatiques en termes de culture politique. Dans notre effort de construction européenne, nous sommes en train de prendre le plus grand risque politique de l'humanité, celui de construire un destin collectif malgré nos différences.

Table-ronde n°2

Et demain, comment redonner du sens au risque?

Participaient à la table ronde :

Jean DE KERVASDOUÉ, Économiste de la santé, titulaire de la chaire d'économie et de gestion des services de santé du CNAM

Jean-Hervé LORENZI, Président du Cercle des Économistes

Charles PÉPIN, Philosophe

Stéphane SOUMIER

L'objet de cette seconde table ronde est d'envisager les solutions de sortie de la situation actuelle. Nous constatons par exemple que le secteur financier tente de se réconcilier avec le risque après avoir dépassé les limites du risque.

Jean de Kervasdoué, vous m'avez affirmé tout à l'heure, avec une légère pointe de provocation, que le Velib' est beaucoup plus dangereux que le nucléaire civil. Etiez-vous sérieux ?

Jean DE KERVASDOUÉ

Il s'agit d'un fait et non d'une provocation. Le nucléaire civil n'a fait aucune victime en France, contrairement au Velib'.

Stéphane SOUMIER

Le risque potentiel est cependant incomparablement plus fort.

Jean DE KERVASDOUÉ

De manière générale, l'énergie nucléaire est avec l'énergie hydraulique la moins meurtrière des énergies. Selon les études de l'OMS, la catastrophe de Tchernobyl a causé 63 victimes directes et serait susceptible d'abréger la vie de 4000 personnes en 50 ans. En comparaison, 13 000 personnes meurent annuellement dans les mines de charbon et 400 personnes périssent de la pollution atmosphérique en Chine.

Entre les faits et la perception de ces faits, nous observons donc un hiatus considérable.

Le diesel nourrit par exemple de nombreuses craintes. De la viande rouge à l'alcool pourtant, près de la moitié des produits alimentaires que nous consommons sont cancérigènes, mais à des doses dérisoires. Les médicaments doivent répondre à des critères plus exigeants que certains aliments. Des croyances portent sur la dangerosité des traces dans certains produits. Or, nous sommes capables de mesurer les traces au millionième de gramme. Le problème ne réside pas dans les produits mais dans l'alimentation.

Stéphane SOUMIER

Vous avez publié un ouvrage sur la gestion des eaux et les peurs relatives à l'eau. Vous avez, à cette occasion, calculé les réserves de la nappe phréatique de la Beauce. Pouvez-vous nous livrer vos résultats ?

Jean DE KERVASDOUÉ

La nappe phréatique de la Beauce contient 3 milliards de m³ d'eau. S'il cessait de pleuvoir demain sur la Beauce, la nappe phréatique permettrait d'arroser les cultures pendant 300 000 ans. L'eau ne disparaît pas, l'eau passe. 170 milliards de m³ d'eau sont rejetés dans les fleuves. L'eau que vous avez bue aujourd'hui servira à faire flotter les péniches sur la Seine dans quelques mois. En tout état de cause, nous ne consommons pas d'eau, nous consommons de l'eau propre.

Stéphane SOUMIER

Cela signifie-t-il que nous nous inventons des peurs Charles Pépin ?

Charles PÉPIN

La peur est liée au désir de connaissance des preuves, des chiffres, des causes. Or le propre de l'existence est d'accepter que nous ne saurons pas tout.

Il est évidemment nécessaire de mesurer les risques. En adoptant une approche nietzschéenne, nous pourrions tenter de comprendre les causes de cette volonté de mesurer le risque. Cette mesure du risque pourrait s'interpréter comme une peur du risque, une volonté de contribuer à son élimination pour vivre heureux et sans risques. Cet instinct de peur peut s'avérer contre-productif. Une autre démarche consiste à mesurer le risque avec comme horizon la prise de risque. Un grand sportif se préparera physiquement et mentalement, anticipera le risque pour le prendre. Lorsque Roger Federer se prépare des mois durant, c'est pour pouvoir assumer un risque sur le court de tennis au moment donné. Il s'agit d'un sens du risque mesuré qui se distingue d'un amour du risque téméraire et dénué d'intérêt. Nous sommes capables de risques, « d'immaîtrise » parce que nous maîtrisons. Il faut maîtriser le risque avec l'horizon de la prise de risques.

Jean DE KERVASDOUÉ

On ne s'étonne pas d'être vivants alors que notre existence est très improbable puisque nous n'avons qu'une chance sur 10 000 de vivre. L'espérance de vie est aujourd'hui de 82 ans. Lorsque je suis né en 1944, l'espérance de vie était de 60 ans. Lorsque mon père est né en 1903, elle était de 50 ans. Lorsque le grand-père de mon grand-père est né, l'espérance de vie n'était pas plus élevée qu'à l'époque de l'Empire romain. A Paris en 1850, 20% des enfants mourraient dans l'année suivant leur naissance.

Le secteur agricole souvent négligé est pourtant le secteur le plus moderne économiquement depuis 50 ans. Il dispose de la plus grande technologie et de la plus forte productivité, il est le secteur qui exporte le plus et pourtant la population agricole est passée de 40% à 5%. Un de nos problèmes est que nos enfants urbains ignorent tout du monde agricole qui les nourrit.

Stéphane SOUMIER

Le secteur agricole constitue l'illustration de la maîtrise du risque par des politiques publiques avec un système de production et de prix garantis.

Jean DE KERVASDOUÉ

L'agriculture comporte une loi qui est l'élasticité de la consommation. Au-delà d'un certain niveau de production, les productions n'ont plus de valeur, d'où la mise en œuvre de ces politiques.

Stéphane SOUMIER

Le secteur agricole illustre cependant le fait que la limitation du risque peut amener des gains de productivité considérables.

Jean DE KERVASDOUÉ

Je considère plutôt que les gains sont de stabilité. Ma critique du principe de précaution tient à l'impossibilité de se protéger d'un risque inconnu et d'adopter des mesures proportionnées en cas d'incertitude. En revanche, il est possible de se protéger des risques prévisibles du secteur agricole.

Stéphane SOUMIER

Jean-Hervé Lorenzi, pensez-vous que notre pays s'affaiblit économiquement par sa peur du risque ?

Jean-Hervé LORENZI

Il est très difficile de répondre de manière univoque à cette question. La France est affaiblie depuis une dizaine d'années pour une série de raisons macroéconomiques complexes. Parallèlement, nous observons la trajectoire exceptionnelle de l'Allemagne ces dernières années.

La France a connu une rupture de sa trajectoire en 2002 en matière de commerce extérieur. Je demeure néanmoins convaincu que les Français n'ont pas peur du risque, comme en témoigne le nombre considérable d'auto-entrepreneurs. Je suis très optimiste concernant la société française, je ne crois pas qu'elle soit paralysée par une quelconque peur du risque.

Ma principale préoccupation porte sur les populations des jeunes et des seniors qui semblent davantage exclus du marché du travail que dans les autres pays de l'OCDE. Pourtant, je ne pense pas que tous les jeunes souhaitent devenir fonctionnaires.

Charles PÉPIN

Il me semble que deux constats viennent tempérer votre vision optimiste. Premièrement, la perception de l'échec en France apparaît très vive. L'échec est conçu comme une gifle narcissique qui doit être évitée à tout prix alors qu'il pourrait être envisagé comme l'opportunité d'une leçon et d'un rebondissement. Deuxièmement, la passion du processus gangrène notre

système et participe d'une peur du risque peu propice à l'initiative et à la spontanéité, elle est pire en France qu'ailleurs et sature notre quotidien. Un exemple tout simple, un retrait à un guichet de banque. Aujourd'hui vous ne pouvez pas faire un retrait de plus de 80 euros en une fois. Il faut savoir si vous voulez 50+20+10 ou 20+20+10+10+10+10. Là vous pensez que le processus est terminé mais l'on vous demande ensuite si vous voulez ou non un ticket. Bientôt l'on vous demandera si vous êtes sûr d'avoir dit non etc. Tout cela est symptomatique, j'appelle cela la pathologie du processus : nous faire croire que l'on ne prend aucun risque alors que tout va dans le sens d'une peur du risque.

Enfin, il me semble que la peur est devenue une valeur. Alors que pour mon père la peur était une valeur négative, la peur est devenue une valeur légitime et nécessaire. Cette légitimation parmi les jeunes générations contribue à un émoussement de la vitalité des sujets.

Jean-Hervé LORENZI

Votre discours sur la peur me laisse sceptique. Relisez l'Histoire économique de notre pays. L'entre-deux-guerres est par exemple la période du refus, du dégoût, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Je m'inscris en faux contre un pessimisme français souvent brandi par les intellectuels, à la manière d'un « syndrome Louis XIV ».

Jean DE KERVASDOUÉ

La baisse de la compétitivité française est malgré tout liée à une conception radicale de la protection. A titre d'exemple, 43 familles de règlement s'appliquent à la sécurité dans les hôpitaux et représentent selon mes calculs près de 2 milliards d'euros par vie sauvée (investissements ramenés à la probabilité d'un accident mortel). Dans l'industrie nucléaire ce montant s'élève à 7 ou 8 milliards d'euros.

Stéphane SOUMIER

Cette hyper-protection et cette réglementation constituent-elles selon vous un frein à la compétitivité ?

Jean DE KERVASDOUÉ

En effet, reprenons l'exemple des vergers sans pomme que je cite dans mon dernier ouvrage. La réglementation européenne sur les vergers est tellement contraignante qu'en comparant les vergers selon les meilleures pratiques des agriculteurs et les vergers selon les pratiques du Ministère de la Santé on ne fait pas de pommes vendables !

Charles PÉPIN

C'est exactement ce que je décrivais comme passion du processus et qui s'assimile à un délit réglementaire. Cette passion du processus alliée à la toute-puissance de la technologie des logiciels laissent croire que tous les risques peuvent être appréhendés par des processus et une prise de risque par définition.

Je ne suis pas un décliniste. Je considère qu'il y a d'une part des personnes qui s'exposent et prennent des décisions et d'autre part des gens qui s'abritent derrière le processus.

Jean-Hervé LORENZI

Dans la période économique troublée que nous connaissons, il me semble utile de rappeler que le risque est, en économie, à la fois probabilisable et soumis à la notion d'incertitude. Cette notion d'incertitude, comme en témoignent le contexte européen et la montée des pays émergents, semble à son paroxysme.

Les enjeux principaux du système économique futur sont à mon sens peu nombreux.

J'ai d'abord le sentiment que le progrès technique entre dans une phase de ralentissement et arrive à son terme. Si mon hypothèse se confirme, le pays qui captera ce progrès technique sera le grand gagnant des 20 années à venir.

Ensuite, nous connaissons actuellement une transition démographique et un vieillissement de la population.

La croissance démographique me semble constituer un enjeu crucial de la compétitivité. Par ailleurs, nul ne sait quelle sera l'issue des déséquilibres mondiaux récemment créés et qui en sortira vainqueur.

Enfin, les pays émergents ont historiquement financé par leurs ressources, le bien-être et la prospérité des pays de l'OCDE. Qu'en sera-t-il demain ?

Stéphane SOUMIER

Justement, en matière de ressources, nous constatons que la France est le seul pays à avoir interdit toute recherche sur le gaz de schiste.

Jean-Hervé LORENZI

Je fais partie de ces personnes qui se battent pour que l'interdiction de réaliser des tests sur le gaz de schiste soit levée.

Jean DE KERVASDOUÉ

Le gaz de schiste se situe à des couches souterraines à 2000 mètres tandis que la nappe phréatique se situe à 300 mètres. Un certain nombre de croyances circulent actuellement parmi la population. Il est nécessaire de faire savoir que le principe de précaution tel qu'il est appliqué aujourd'hui s'avère coûteux et destructeur d'emploi sans pour autant protéger la population.

Lors de la dernière campagne électorale, les entrepreneurs n'ont que très peu été mentionnés et la prise de risque est apparue absolument absente du discours politique. Notre société valorise la protection et dévalorise le risque. Je suis partisan d'une protection en termes d'emploi, de maladie et d'éducation mais pour conserver notre système coûteux, il est indispensable d'encourager la prise de risque.

Charles PÉPIN

Je suis d'accord avec ce constat. Il faut peut-être se demander pourquoi les gens ont peur. Pour comprendre les raisons de cette peur, il est nécessaire de procéder à la distinction freudienne de la peur et de l'angoisse. L'angoisse est existentielle et n'a pas d'objet. La peur a un objet, le gaz de schiste par exemple. La peur nous divertit de l'angoisse existentielle et en même temps, la renforce comme toute stratégie de diversion.

Jean DE KERVASDOUÉ

Fukushima est l'illustration parfaite de cette peur. David Pujadas nous a décrit, à grand renfort d'images,

l'arrivée du nuage de Fukushima. En tant qu'humains, nous produisons 1000 becquerels par seconde pour 10 kilos. A titre de comparaison, lors de son passage aux Etats-Unis, le nuage dégageait 0,1 becquerel par seconde. J'aurais souhaité que les médias donnent davantage la parole à des ingénieurs atomistes et déploient moins de communication.

Jean-Hervé LORENZI

Nous sommes d'accord sur le fait que les peurs sont en grande partie créées. Je doute cependant que la peur soit un frein à la productivité et à la compétitivité française.

En revanche, le problème majeur de notre pays réside dans la confiance au cœur de notre système de retraite et du fonctionnement de notre société. Il m'apparaît à ce titre indispensable de dépassionner et d'objectiver le débat sur la réforme des retraites.

Jean DE KERVASDOUÉ

Contrairement à Jean-Hervé Lorenzi, je ne crois pas que le progrès est sur le point de s'arrêter. Dans les 5 années à venir, votre génome ne coûtera plus que 100 euros et nous découvrirons l'ampleur des causes génétiques des maladies. Le monde va continuer de changer.

Ma principale préoccupation réside dans la composition actuelle de nos élites, où les juristes et les fonctionnaires apparaissent surreprésentés tandis que les ingénieurs, les patrons de PME sont relativement absents.

Charles PÉPIN

En conclusion, il me semble qu'il faut oser « l'immaîtrise ». Pour l'oser cependant, il faut avoir maîtrisé le plus possible auparavant.

Groupe AGRICA
21, rue de la Bienfaisance
75382 Paris Cedex 08

www.groupagric.com
twitter.com/groupe_agrica
www.facebook.com/GroupeAgrica

